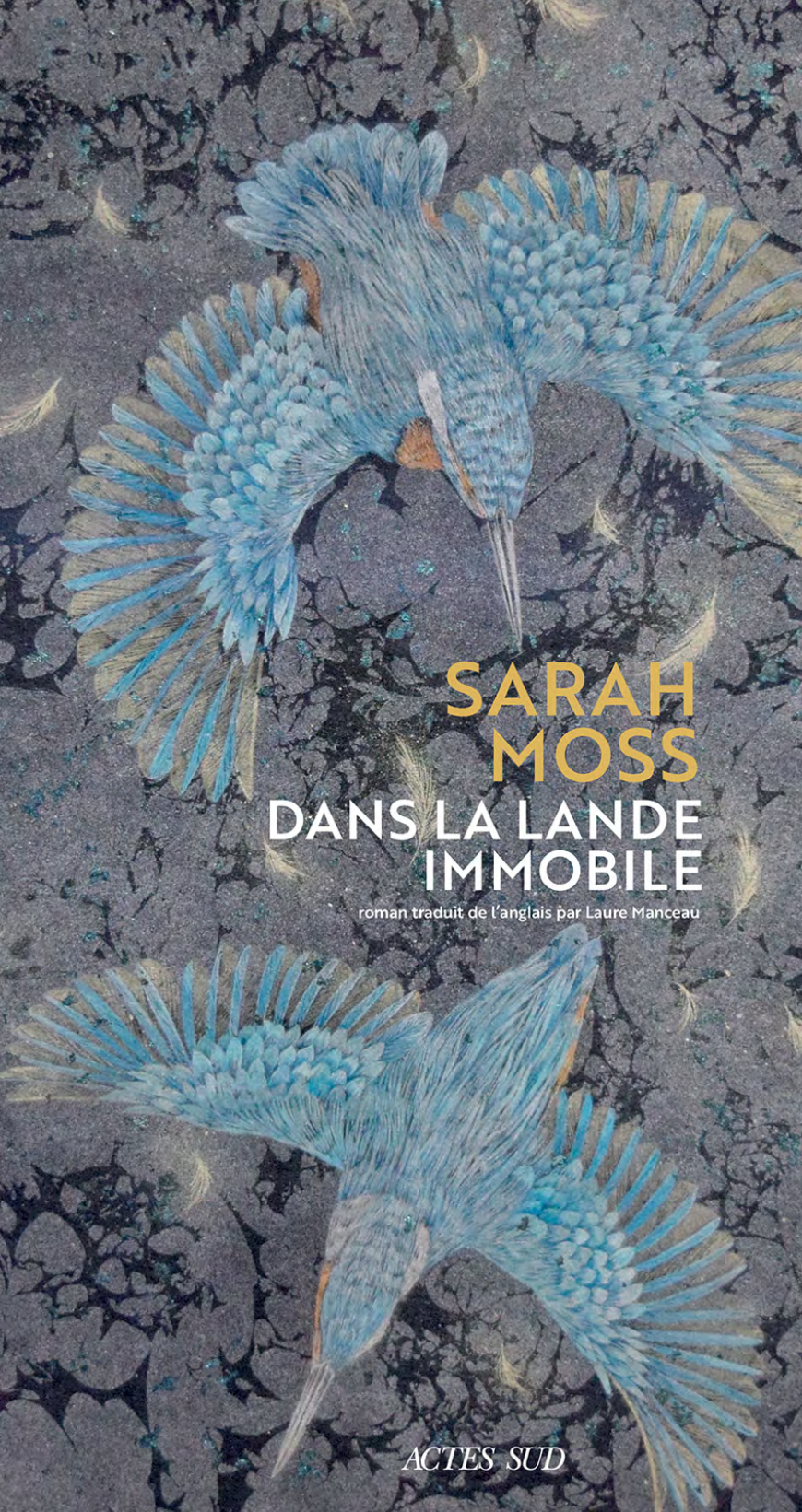


SARAH MOSS

DANS LA LANDE IMMOBILE

roman traduit de l'anglais par Laure Manceau

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

APRÈS LA FIN, Actes Sud, 2018.

Illustration de couverture : © Takashi Kanazawa

Titre original :
Ghost Wall
Éditeur original :
Granta Books, Londres
© Sarah Moss, 2018

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13355-9

SARAH MOSS

Dans la lande immobile

roman traduit de l'anglais
par Laure Manceau

ACTES SUD

Ils la font sortir. Sans bandeau. Elle a les yeux grands ouverts vers le dernier ciel, la dernière lumière. Le dernier froid lui mord les doigts et le visage, les pierres – et ce ne sont pas les dernières – blessent ses pieds. Elle trébuche. Ils l'empêchent de tomber. Pas la peine de la malmener, tout le monde sait ce qui l'attend. Du plus profond de son corps, du filin de sa colonne vertébrale et des larges voies de sang sous ses côtes, depuis la vacuité de son utérus et le soulèvement de sa poitrine, elle tremble. Un corps en proie à la peur. Ils guident ce corps effrayé à travers la tourbe, le long du sentier, ses pieds nus presque insensibles aux cailloux et aux bourrades. Une psalmodie s'élève, des percussions retentissent, lentes, en rupture de rythme avec le dernier emballement de son cœur. Les autres suivent, emmitouflés contre le froid, procession de silhouettes sombres dans le crépuscule.

À l'arrivée, ils la déshabillent. C'est facile, ils ne lui ont mis qu'une tunique. Son corps est blanc dans la lumière rouge pâle, dense parmi les volutes de brouillard et le lacis de roseaux. Elle essaie de se couvrir avec ses mains, mais on l'en empêche. On lui tient les poignets pendant qu'un autre les lui

attache. Sa respiration s'accélère, la condensation se dépose sur son visage. Tous sont accompagnés par leurs exhalaisons, qui se dissipent dans l'air. Ils la retournent face à la foule, ils la montrent à ses voisins, sa famille, aux gens qui lui ont tenu la main quand elle apprenait à marcher, qui lui ont montré comment tremper son pain dans la marmite et à s'essuyer la bouche, à tresser un panier et vider un poisson. Elle a joué avec les enfants qui maintenant l'épient cachés derrière leurs mères, elle a prié tout bas pour eux à leur naissance. Elle a été parmi eux, quelconque. Son frère et ses sœurs la regardent tressaillir alors que les hommes brandissent la lame, soulèvent les cheveux clairs du côté gauche de sa tête et les coupent. Ils rasent la peau à nu. Elle ne leur ressemble plus à présent. Elle tremble. Ils coincent les cheveux dans la corde qui lui entrave les poignets.

Elle gémit. L'écho de ses lamentations résonne dans le marais, à travers les branches de sorbier et de bouleau.

Il n'y a aucune surprise.

Ils passent une autre corde autour de son cou, tiennent le couteau à la lumière du soleil couchant qui s'effile derrière les rochers. Le nécessaire est à portée de main, les brins d'osier affûtés, le tas de pierres, les petites lames et la grande. Le bâton pour enrouler la corde.

Mais pas tout de suite. C'est tout un art de la maintenir dans le lieu qu'elle est en train de pénétrer, au bord de la terre-eau, dans cet espace-temps entre la vie et la mort, alors qu'il est trop tard pour retourner parmi les vivants et pas encore l'heure, pas tout à fait, d'être vraiment morte.

L'obscurité se faisait attendre. Le feu crépitait, transparent devant les arbres, sans autre but que servir de rituel. La chaleur, dont personne ne voulait, nous avait repoussés les uns des autres. La fumée me piquait les yeux, la roche me blessait le dos, la tunique en toile brute me grattait l'arrière des cuisses. Je sortis mon pied de son mocassin et pointai mes orteils en direction du feu, sans raison, pour voir ce que ça faisait. Me dis pas que t'as froid, dit mon père, bien que ce fût lui qui avait allumé ce feu et insisté pour qu'on se rassemble autour. J'ai froid si ça me chante, pensai-je, mais je répondis, Non, papa, je n'ai pas froid. À travers les flammes, je voyais les garçons qui se parlaient, presque derrière les troncs, comme s'ils envisageaient de se fondre dans les bois pour aller se planquer et faire je ne sais quel truc de garçons auquel je serais sûrement plus douée qu'eux. Ma mère était assise sur la pierre où mon père lui avait dit de s'asseoir, sa tunique chiffonnée de façon peu seyante au-dessus de ses genoux gras et blancs, les yeux perdus dans les flammes comme font les gens ; on s'ennuyait et mon père nous retenait tous ici, de gré ou de force. Et tu comptes aller où comme ça ? me demanda-t-il

alors que je me levais. Il faut que je fasse pipi, dis-je, et il grommela en jetant un œil aux garçons, comme si la seule mention de fonctions biologiques était susceptible de provoquer leurs désirs adolescents. Débrouille-toi pour pas être vue, dit-il.

Au bout de quelques jours, nos pieds auraient tracé un chemin entre les arbres jusqu'au ruisseau, mais ce premier soir, il y avait encore de la mousse par terre, moelleuse dans la pénombre, et des grappes de fraises sauvages si mûres et si rouges qu'on les voyait encore malgré le crépuscule, comme si elles brillaient. Je m'accroupis pour en cueillir une poignée et m'enfonçai dans le bois ; je les prenais avec ma bouche à même ma paume, embrassant ma main. Des chauves-souris filaient entre les branches, ajoutant de la profondeur au ciel plat : je savais encore les repérer. Ça faisait bizarre de marcher dans ces chaussures de cuir mince, avec rien qu'une couche de peau empruntée – volée – entre mes pieds et les bâtons et les cailloux, la terre des sous-bois humide et molle par endroits. Au bord du ruisseau, je m'accroupis, y trempai mes doigts, aux aguets. Bruit de l'eau sur la roche et la tourbe, bruissement des feuilles derrière moi et au-dessus de ma tête, un mouton bêlant sur la colline. La rosée transperçait mes chaussures. Le courant tirait sur le bout de mes doigts et la bruyère explorait mes jambes, nues sous la tunique. Ce n'était pas que je ne comprenais pas pourquoi mon père aimait ces endroits, cette vie de plein air. Ce n'était pas que j'aimais mieux les maisons.

Lorsque je revins, ma mère était à genoux près du feu, non pour apaiser les dieux mais pour soulever

des mottes de tourbe qu'elle prenait dans un tas. Viens donc m'aider là Sil, dit-elle, il dit que si on s'applique on peut couvrir le feu pour la nuit et ôter les mottes au matin, il dit qu'ils faisaient comme ça, eux autres. Dans l'ancien temps. Ouais, fis-je, en m'agenouillant à côté d'elle, et j'imagine qu'il n'a pas dit que quelqu'un était là pour te montrer comment s'y prendre, dans l'ancien temps, qu'on ne te filait pas des ordres en te laissant te démerder. Elle s'assit sur ses pieds. Voyons, dit-elle, ils auraient bien su, à l'époque, sans besoin d'expliquer, tu aurais appris ça aux côtés de ta mère et surveille ton langage, il va t'entendre.

On dormait dans la rotonde, mes parents et moi. Les étudiants l'avaient construite plus tôt dans l'année, ça faisait partie d'un cours sur l'"archéologie expérimentale", mais ils s'étaient fermement opposés à l'avis de mon père, selon lequel on aurait tous dû y dormir ensemble. Il disait qu'il n'y avait aucune raison de croire que les foyers du territoire britannique d'autrefois étaient structurés comme les familles modernes, si les étudiants désiraient une expérience véritable, ils auraient dû nous rejoindre sur les galetas esquilleux qu'ils avaient construits et garnis de peaux de daim offertes par l'anachronique châtelain local. Ou du moins, puisque le châtelain local vivait à Londres et qu'il ne passait certainement pas ses vacances d'été dans le comté de Northumberland, offertes par une sorte de domestique à son service. Le professeur Slade avait dit que bon, après tout, l'authenticité stricte était impossible et pas spécialement le but, le tout était de se faire une idée de la vie à l'âge du fer, et peut-être d'avoir un aperçu de certains procédés ou technologies.

Laissons les étudiants dormir dans leurs tentes s'ils préfèrent, dit-il, il y avait presque à coup sûr un équivalent à cette époque. Des tentes en peau de bête, dit mon père, et pas ces machins sophistiqués en nylon. La tente dont on se servait en vacances était en toile couleur abricot – possiblement un reste de la Seconde Guerre mondiale. J'avais remarqué que les étudiants avaient planté leurs tentes colorées inauthentiques en nylon imperméable dans la clairière en contrebas de notre hutte, avec les arbres et le coteau en guise d'écran entre eux et notre rotonde ainsi que la grande tente du professeur, érigée près du sentier où il garait sa voiture. Moi aussi je pourrais dormir là-bas, papa, dis-je, vous laisser de l'intimité à maman et toi, mais mon père ne voulait pas d'intimité, il voulait être en mesure de voir ce que je fabriquais. Qu'est-ce que c'est que ces âneries, hors de question que tu dormes avec les garçons, quelle honte. Et puis l'intimité, c'est une lubie moderne, exactement ce dont on veut s'éloigner, tout le monde qui essaie de se cacher pour faire ce qu'il veut, non, tu habiteras avec nous. Je ne sais pas ce que mon père se figurait quant à mes activités éventuelles mais il consacra beaucoup d'énergie à s'assurer que je n'y aie pas accès.

Les lits étaient aussi inconfortables que l'on peut s'imaginer. J'avais refusé de dormir avec cette tunique rêche à laquelle mon père tenait en dépit du moindre indice prouvant qu'elle était le vêtement de jour et de nuit des anciens Bretons, mais même à travers un pyjama en coton peigné, le sac rembourré de paille piquait, sentait la ferme et bruissait comme s'il y avait de petits mammifères à l'intérieur qui fouissaient à chacun de mes mouvements.

Dans la hutte, l'obscurité, totale, était déroutante ; allongée sur le dos, j'agitais les mains devant mon visage sans rien voir. Mon père se tourna, soupira, et se mit à ronfler, un bruit bovin irrégulier qui rendait risible l'idée même de sommeil. Maman, murmurai-je, maman, tu es réveillée ? Chh, siffla-t-elle, endors-toi. Je peux pas, dis-je, il fait trop de bruit, essaie de le pousser un peu. Chh, fit-elle, endors-toi Silvie, ferme les yeux. Je roulai sur le côté, face au mur, puis dans l'autre sens parce que tourner le dos à toute cette obscurité ne me disait rien qui vaille. Et s'il y avait des insectes dans la paille, des tiques ou des puces, et si elles passaient sous mon pyjama, s'il y en avait une, maintenant, sur mon pied, peut-être en haut de ma jambe, qui sautait, me piquait, sautait encore, plusieurs bestioles qui sortaient du sac, sur mes épaules, dans mon cou. Silvie, pesta ma mère, arrête de gigoter comme ça et endors-toi, tu commences à me courir sur le haricot. C'est lui qui commence à me courir, dis-je, on l'entend sûrement jusqu'à Morbury, je sais pas comment t'arrives à le supporter. Un grognement, un corps qui bouge. Les ronflements cessèrent et on resta toutes les deux figées. Un silence. Il va peut-être arrêter de respirer, me dis-je, ça y est, si ça se trouve c'est la fin, mais non, ça reprit, un couteau à dents qui découpe du carton.

À mon réveil, la lumière détourait la peau de mouton pendue devant la porte. *A priori* ils n'avaient pas de moutons, avait dit le professeur, mais puisqu'on n'avait pas le droit de tuer des animaux en ayant recours à la technologie de l'âge du fer, il fallait prendre ce qu'on pouvait et les peaux de mouton sont bien plus faciles à se procurer en vente libre

que celles de daim. Quoique bien contente de ne pas avoir à charcuter des entrailles de daim dans les bois à l'aide d'une pointe de silex, je trouvais que de la part du professeur, cet évitement du carnage faisait foirer l'idée selon laquelle nous étions censés cet été-là redécouvrir le mode de vie des chasseurs-cueilleurs prémodernes. Le principe est dans le nom même, vous voyez, *chasseurs-cueilleurs* ? marmonnai-je. Pardon Silvie, dit mon père, répète un peu ce que tu viens de dire au professeur Slade ? Oh, je vous en prie, appelez-moi Jim, dit le professeur, et ne vous en faites pas, moi aussi j'ai des ados, je sais ce que c'est. Ouais, pensai-je, sauf que tes ados sont pas là, hein, sûrement partis en vacances dans un endroit sympa avec leur mère, en France ou en Italie je parie. En me tournant sur le dos avec raideur, je me cognai le coude contre le cadre en bois qui contenait la paillasse. Je me tortillai pour éviter les échardes et me retrouvai pieds nus sur la terre battue, sèche et poussiéreuse. Dans la pénombre, je distinguais à peine les lits vides de mon père et de ma mère, et le contour du pilier central se fondait dans l'obscurité sous le toit. À l'âge du fer, certains gardaient les cadavres de leurs ancêtres à demi fumés pendus au plafond, ligotés en position accroupie, leurs orbites vides braquées vers le bas. D'autres foyers avaient des morceaux d'enfants morts enterrés sous le seuil, en gage de chance, ou de protection contre le pire.

Ma mère était à genoux près du feu, soufflant sur les braises, une pile de mottes à côté d'elle. Alors ça marche, dis-je, comment tu as fait pour enlever les mottes sans te brûler ? Elle inspira, se pencha davantage et souffla, la bouche en cul-de-poule, sur